

## DÉSIR INDÉSIRABLE AU PARADIS: REPRÉSENTATIONS LITTÉRAIRES DE L'AUTRE EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Peter BROWN\*

Pour la théorie freudienne, la civilisation se construit sur la répression des instincts. [1] Le désir « original » doit être refoulé si l'homme va dépasser son état naturel. Le pouvoir qu'il a sur sa/la nature est donc le pouvoir qu'aurait l'homme civilisé par rapport à son état « sauvage ». [2] Dans son *Histoire de la Sexualité*, Michel Foucault, quant à lui, renverse ce rapport en traquant le moment où l'instinct fit irruption dans le discours de la société bourgeoise, notamment comme objet de la science médicale au XIX<sup>ème</sup> siècle. Pour Foucault, là où il y a du désir, le rapport de pouvoir est déjà présent; il serait donc illusoire de dénoncer ce rapport au profit d'une répression exercée après coup. [3] Ni Freud ni Foucault ne s'intéressaient vraiment à la question du désir et du pouvoir dans un contexte colonial, mais celui-ci se prête à l'exploitation, à l'imbrication de ces deux catégories. Dans cet article, nous nous proposons de considérer la question du désir, en particulier du désir de l'Autre, dans un contexte colonial, celui de la Nouvelle-Calédonie, territoire français du Pacifique, pour voir ce qu'il en est dans une société qui, depuis son origine coloniale comme bagne, fut policée rigoureusement dans les relations intimes de ces habitants, et biaisée par une hiérarchie raciale et, du côté européen du moins, par un déséquilibre sexuel.

Dans le cadre de cet article, nous allons étudier les représentations des relations sexuelles interraciales et de la question du désir telles qu'on les trouve dans la littérature de la Nouvelle-Calédonie depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle. A la différence de la situation qui prévalait en Polynésie française [4], les rapports sexuels

entre les races, et le métissage qui en résulta, furent longtemps des sujets tabous en Nouvelle-Calédonie. Aussi récemment qu'en 2004, l'historien Frédéric Angleviel écrit dans la présentation de son recueil d'essais *La Nouvelle-Calédonie. Terre de métissages*, que «ce travail nous permet de disposer de l'état des lieux qui faisait défaut jusqu'à aujourd'hui.» [5 : quatrième de couverture] En effet, la possibilité même que cette figure du métis émerge comme un facteur social d'importance (encore moins comme une image idéalisée de l'avenir projeté de l'île) semblait être exclue pendant des décennies, et dans les cas exceptionnels où on s'y intéressait, c'était le plus souvent pour la dénigrer. Comme l'explique Angleviel: «évoquer cette réalité a longtemps été difficile du fait de la hiérarchisation informelle mais très pesante de la société calédonienne d'hier. Aussi, le métissage biologique n'a pas donné naissance à une communauté métisse.» [5 : 13] Or, tout en étant voué à l'échec, ce rejet historique du métis ainsi que tout rejet de la Nouvelle-Calédonie comme société mixte, plurielle, avait eu un effet négatif sur le développement social, étant à la fois une réalité évidente et un sujet tabou. Le refoulement du désir vis-à-vis de l'Autre amenait forcément aussi la dénégation de soi tout en asseyant un rapport de pouvoir de domination entre les Européens et les indigènes.

Un survol rapide de l'histoire de la Nouvelle-Calédonie nous permettra de mieux comprendre cet état des choses. La Nouvelle-Calédonie fut annexée par la France en 1853 et servit de colonie pénitentiaire dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle (1864-1897). Une hiérarchie sociale rigide fut établie dans laquelle la population minoritaire des

\* Associate Professor, School of Language Studies, Australian National University, Canberra, Australie

colons libres s'efforçait de rester à l'écart de l'influence de ce « robinet d'eau sale » - selon l'expression du Gouverneur Paul Feuillet lorsqu'il annonça la fin du bagne en 1897 - que représentaient à leurs yeux les forçats ; ainsi, la « bonne société » évitait autant que possible toute interaction sociale avec ceux-ci. La population pénale se considérait à son tour comme étant supérieure aux Mélanésiens (Kanak) autochtones, dont les terres confisquées furent souvent redistribuées aux anciens bagnards, une fois leur peine purgée. Les femmes européennes furent cependant peu nombreuses dans la Nouvelle-Calédonie du XIX<sup>ème</sup> siècle, et cela donna inévitablement lieu à des rapports sexuels interraciaux et à des rejetons métis – malgré l'interdiction de tels rapports.

Passons en revue quelques représentations de l'Autre qu'on trouve dans la littérature coloniale de l'époque. La Communarde Louise Michel, désignée la « vierge rouge », est la première et la plus notable parmi la population pénale à écrire à propos de l'île qui fut sa demeure pendant huit ans, à partir de 1873. Dans *Légendes et chansons de gestes canaques*, elle explore le monde des indigènes et y voit la possibilité d'un mélange heureux entre eux et l'Europe : « les uns donneraient leur force, l'autre son intelligence à une jeune génération. » [6 : 21] Cette conception des rapports entre colonisateurs et colonisés, qui est très proche de l'un des courants théoriques de la III<sup>e</sup> République, telle qu'elle fut pratiquée par exemple par le Maréchal Lyautey au Maroc, fut cependant exceptionnelle en Nouvelle-Calédonie et ne survit guère au séjour forcé de Louise Michel qui quitta l'île en 1880 après la grâce accordée par la France aux déportés communards.

La vision de Georges Baudoux (1870-1949), le premier écrivain « local » d'importance, est plus typique de l'attitude des Européens de l'époque. Il considérait les Mélanésiens comme les derniers restes de la pré-histoire, à peine dignes d'être considérés comme des êtres humains : « un clan resté en arrière, attardé dans sa barbarie primitive. » [7a : 8] Les indigènes étaient censés être trop éloignés de la civilisation, à la fois sur le plan moral et sur le plan temporel pour que des relations interraciales porteuses d'avenir puissent se forger ; en effet, leur état sauvage

même fut perçu comme une menace pour la santé morale de la société civilisée qui risquerait, pensait-on, de succomber elle-même à un comportement barbare si elle entraînait en contact avec les indigènes. Dans ces conditions, tout désir de l'Autre non civilisé ne peut être que néfaste et doit par conséquent être refoulé. Dans *Les Blancs sont venus*, par exemple, une mère donne le conseil suivant à son fils concernant les dangers qu'il encourrait s'il se laissait aller au désir de l'Autre et la tare sociale qui en résulterait : « Mon cher fils, je ne voudrais pas que tu descendisses jusqu'à vivre maritalement avec une femme noire, comme beaucoup d'Européens, dans la brousse. Si cela arrivait, je serais bien malheureuse, je ne pourrais plus te recevoir à la maison. » [7b : 144] Pour Baudoux, le croisement des races est le signe d'un déclassement social et d'une dégénération personnelle, certainement pas le signe de la régénération des Européens, à la Louise Michel ou à la Lyautey, ou même du renouveau de l'individu.

Cette vision problématique établit la norme pour les représentations littéraires de l'Autre en Nouvelle-Calédonie pendant les cinquante années suivantes, jusque chez les deux écrivains calédoniens les plus importants au tournant de la Deuxième Guerre, Alin Laubreaux (1909-1976) et Jean Mariotti (1901-1975). Alors que ceux-ci furent souvent critiques à l'égard de certains aspects de la société coloniale de l'époque, ils n'en acceptaient pas moins, eux aussi, la séparation des races comme étant la norme, considérant tout contact sexuel entre elles comme une anomalie. Au cas où cela arrivait par hasard, la société néo-calédonienne de l'époque obligeait les gens à choisir - d'être soit européens, soit mélanésiens, comme on voit, par exemple, dans le roman de Laubreaux, *Yann le métis*. [8a] Le protagoniste Yann, le métis, justement, choisit d'être mélanésien, son origine par son côté maternel, et, en se terminant sur l'image de l'homme qui se dévêt de ses habits pour « faire sauvage », le roman en dit long sur la nature radicale du choix qui s'imposait alors à l'individu comme sur la perte graphique des signes extérieurs de la civilisation qui pouvait en résulter.

La même impossibilité de désirer l'Autre, ou de voir ce désir autrement que comme aberration, est indiquée dans un autre roman de Laubreaux, *Wara*, où, à l'inverse de la

situation présentée dans *Yann le métis*, cette fois c'est le protagoniste européen qui « revient à lui » sur le plan moral après avoir flirté avec l'idée d'une union mixte – et honteuse : « Dans l'île sauvage (...) Pascal se demandait à présent par quelle folie il en avait pu concevoir une minute l'extravagant espoir. Wara était une métisse, presque une noire, race de servante de chair et de chair à soldats. C'était de plus la fille de forçats. On eût crucifié Mme Férou avant de la faire consentir à cette honteuse union. » [8b : 98] L'Autre est ici doublement marqué, d'ailleurs, car le personnage en question est la fille d'un forçat et d'une femme mélanésienne. Le darwinisme social de l'époque, selon lequel les autochtones mélanésiens n'étaient pas suffisamment adaptés à la vie, voulait que ceux-ci aillent tout naturellement vers leur disparition. Dans ces conditions, l'Européen qui projette son désir vis-à-vis de l'indigène s'enfoncé dans le labyrinthe du désir de la mort.

Cela veut dire que tout enfant né de l'union des races serait taché par la maladie inhérente, tant biologique que morale, de ses parents. Il n'est alors qu'un pas à faire pour penser qu'il faut se féliciter de la perspective qu'un jour les relations sexuelles entre les deux races n'aurait pas lieu d'être, comme nous pouvons lire dans l'ouvrage d'un autre colon libre de la même période, Paul Bloc : « Elle est morte il y a dix ans à la tribu du mal qui est fréquent chez nous, les métisses : la tuberculose. (...) Mon pauvre père, avant de mourir, disait qu'un jour viendrait où nos deux sangs ne se heurteraient pas en nous ; mais ce jour n'est pas encore arrivé. » [9: 217] Le grand trope européen de la maladie physique, la tuberculose, comme signe d'une tare fatale, avait été projeté sur la jeune Tahitienne Rarahu par Pierre Loti dans son roman *Le Mariage de Loti*. [10] Ce trope s'étend ici au métis de la Nouvelle-Calédonie au XXème siècle. Introduite par les Blancs lors de la colonisation, la tuberculose émerge comme l'ultime arme qui empêcherait que le désir de l'Autre se réalise autrement que comme une aberration temporaire qui menacerait la vision du monde des colons « libres ».

Dans les écrits de Jean Mariotti, les Mélanésiens deviennent des personnages à part entière pour la première fois dans la littérature imaginative européenne, dépassant ainsi leur fonction précédente d'être des figurants qui ne faisaient que fournir un décor humain ou des sources de contes et légendes à retranscrire. Le

*Livre du Centenaire*, ouvrage de 1953 dans lequel Mariotti présenta sa terre natale au monde extérieur lors du centenaire de l'annexion de l'île par la France, n'en offre pas moins peu de perspectives d'une vraie interaction sociale. Cependant, dans ce livre, Mariotti réfléchit sur l'internationalisation croissante des échanges commerciaux et culturels qui sembleraient encourager le brassage des races, tant biologique que culturel: «l'époque que nous vivons actuellement paraît être une époque de synthèse.» [11 : 88] Et pourtant, la fin de la phrase donne une clé quant à l'attitude de l'auteur en la matière, du moins en ce qui concerne les chances qu'une synthèse réussie puisse se faire dans son propre pays : « une époque de synthèse un peu brutale, parfois. » [11 : 88] En effet, la nature même de la distance qui garde séparées les deux cultures en Nouvelle-Calédonie - européenne et indigène - montre combien « brutale » une telle synthèse serait en effet. Cette distance est un gouffre qui est censé diviser toute l'histoire de la civilisation humaine depuis l'état primitif de la culture de l'Âge de la pierre. De toute évidence, ni le temps ni l'espace ne sont appropriés pour permettre l'émergence du désir de l'Autre ou, par conséquent, celle des identités plurielles ; il s'agit plutôt d'un saut que doit faire l'individu indigène vers la modernité en laissant derrière lui la culture de l'Âge de la pierre.

Ce thème du développement séparé sous-tend également la vision de Jacqueline Sénès telle qu'elle se présente dans son roman « historique », *Terre violente*, rédigé au milieu des années de troubles (1984-1988) qu'on appelle *les événements*, qui ont vu une polarisation entre les communautés face à la question de l'indépendance du Territoire. Ce roman évoque de manière nostalgique l'idéologie du parti politique des années 1950, *l'Union Calédonienne*, qui appelait de ses vœux une plus grande autonomie pour la Nouvelle-Calédonie vis-à-vis de la France métropolitaine et plaidait pour une harmonie interr raciale en promouvant le slogan de « deux couleurs, un peuple ».

Or, dans le roman, la double exclusion se pratique en ce sens que nous avons la situation que celui qui est entre-les-deux, le métis Wanatcha, est dépeint comme étant malheureux et la cause des conflits qui sévissent d'une part entre lui et les gens de la tribu, et d'autre part entre lui et un Européen

d'adoption, l'enfant Kanak Jean-Chrétien/Kahahéné. Ce dernier héritera de la terre en tant que fils d'Européens descendants du colon « fondateur » John Sutton, au même moment où il revendique la terre après avoir découvert son identité en tant que Mélanésien et une conscience politique de Kanak « indépendantiste ». Hélas, plutôt que de lui permettre d'être le médiateur idéal des deux races, sa nouvelle situation ne fait que confirmer l'écart qui sépare celles-ci. Kahahéné est accusé à tort de subversion et d'avoir incendié la « station », la concession coloniale, qui aurait pu être le site d'une double conscience mais qui est réduite à des cendres, violence non moins destructrice que celle exercée par la tuberculose sur les populations autochtones dans la tradition du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le désir de l'Autre qui pourrait aboutir à un héritage double est toujours interdit, car le « besoin » de se protéger contre l'Autre l'emporte encore, situation qui mène à une impasse, comme l'annonce le roman qui se termine sur un cataclysme où la « station » - symbole de l'île - s'en va en ruines.

Dans le contexte colonial décrit ci-dessus, Wanatcha, le métis, choisit de s'identifier comme Européen et adopte le point de vue évolutionniste de Georges Baudoux à l'égard de l'infériorité supposée des « indigènes ». Pour lui, ceux-ci sont une peste qui devrait être éliminée et il compte leur prendre autant de terres que possible. Son attitude est on ne peut plus claire : « Pour moi, c'est une question de vie et de mort. Les réserves sont devenues inutiles, occupées par des tribus demeurées à l'âge de pierre, par une humanité attardée. 'Canaquophile' cracha le métis. 'Si tu te lances dans cette politique, Dick, tu devras choisir 'eux [...] ou moi!' » [12 : 200-201] Dans cette dichotomie radicale et exclusive, tout désir de l'Autre se trouve refoulé, quitte à retourner sous forme de haine.

Le roman de Sénès finit par représenter la période des *événements* comme cataclysme, conséquence d'un climat d'exclusions avec peu de possibilités de compréhension mutuelle, encore moins pour assumer la voie médiane qu'aurait pu incarner le métis, et qui aurait permis ainsi l'émergence d'une double conscience. Mais la même période constituait pour d'autres écrivains un tournant dans les auto-représentations littéraires de la Nouvelle-Calédonie. La polarisation autour de la

question de l'indépendance de l'île qui a abouti dans la violence, une sorte de guerre civile, pendant plusieurs années, a également produit la réalisation que maintenir des catégories ethniques opposées et exclusives pourrait finir par détruire la société civile tout entière. L'un des auteurs qui s'est occupé de l'Autre d'une nouvelle façon à cette époque est Nicolas Kurtovitch (1955- ). Dans ses écrits, Kurtovitch, dont la famille maternelle habite en Nouvelle-Calédonie depuis le début de la colonisation européenne il y a plus d'un siècle et demi, tente d'explorer l'issue productrice qui peut résulter de la rencontre des opposés, ou plutôt de la rencontre des différences, sans que cette rencontre aboutisse forcément à un métissage biologique.

La nouvelle de Kurtovitch des années 1980, « Au bord de l'eau », concerne un jeune homme blanc qui se trouve près de la Promenade Pierre Vernier dans une partie très européenne de Nouméa - image de la colonisation des Blancs en Nouvelle-Calédonie, installés sur une mince tranche de terre entre mer et montagnes. Cet homme, le narrateur (car le récit est à la première personne), demande pardon à une Mélanésienne, la « propriétaire » [13a : 42] du champ d'en face, d'avoir pénétré sur sa terre. Dans cette nouvelle, les deux cultures sont représentées comme habitant très proches l'une de l'autre, et pourtant elles sont cachées l'une de l'autre comme si elles n'étaient pas destinées à se croiser, encore moins à se désirer. Le narrateur curieux et « excentrique » [13a : 43] est toutefois amené chaque nuit par son propre désir à pénétrer de plus en plus dans le mystère de ce bout de terre, où il sent qu'il y a de l'ordre et la trace régulière d'une présence humaine malgré l'état d'abandon apparent du champ. Chaque nuit, il diffère jusqu'au lendemain son désir de rencontrer l'auteur de cet ordre et du sentiment de bien-être que cela suscite chez lui. Mais finalement le besoin de se sentir en paix avec lui-même, besoin qui est encore plus fort même que n'est sa curiosité, incite ce jeune homme européen à faire la connaissance de son homologue, son Autre (son aînée, la femme, mélanésienne) dans une sorte d'harmonie, d'intimité, d'entente gardées, où elle partage les secrets qu'elle détient grâce à la connaissance qu'elle a de la terre qui devient alors l'espace d'une complicité, où chacun peut s'y retrouver, ensemble, dans un espace « postcolonial » qui met en cause le rapport de pouvoir et le

refoulement du désir traditionnels.

Kurtovitch allait élargir le champ d'application de ce double thème de la séparation effective et du désir de contact, de rencontre, dans sa pièce de théâtre innovatrice, *Le Sentier* [13b], qui pose le croisement biologique comme l'issue naturelle d'une telle interaction. Celle-ci est certes projetée dans l'avenir, au-delà du contexte de l'histoire, mais il s'agit d'un futur proche. La pièce met en scène les discussions qui ont lieu à propos du sort d'une jeune femme européenne qui est prise en otage par quelques-uns des jeunes empressés de la tribu à l'époque des grands antagonismes entre Kanak et Blancs qui rappellent les événements des années 1980. Le chef de la tribu, quant à lui, doit décider si la femme doit être libérée ou tuée - non pas en raison d'un quelconque crime qu'elle aurait commis, mais pour les péchés de ses antécédents qui, par convoitise ou avidité, s'étaient emparés des terres et avaient détruit la culture kanak.

Dans cette équation figure aussi le fait que la femme est l'amante du fils du chef de la tribu. Ce jeune homme est alors pris lui-même dans la lutte contre l'oppression dont a été coupable le clan de la femme, c'est-à-dire les Blancs. Le fils renie momentanément la femme en la dénonçant, avant de la libérer en cachette un soir et de la mettre en sécurité. Le désir sexuel refoulé de l'époque coloniale se transforme ici en amour qui triomphe de la haine aveugle et abstraite qui avait été présentée comme « devoir » sous forme de lutte politique. L'amour permet donc d'éviter une fin qui, sans cela, aurait été tragique. Il n'est guère une coïncidence que cette pièce, produite à l'acclamation générale le mois suivant la signature de l'Accord de Nouméa (1998) [14], met l'accent sur le thème de la réconciliation tout en légitimant la présence européenne et projetant, de manière fantasmagique, l'amour entre les deux races comme le rapport fondamental de cette société dès lors double, comblant ainsi le gouffre qui avait séparé les deux « ethnies ». En effet, au-delà de toute réconciliation, l'œuvre pose le métissage comme le rapport de l'avenir, voire comme l'avenir tout court, étant donné que la jeune femme porte l'enfant de son amant, le fils du chef, même si la question de savoir comment elle va l'élever – comme citoyen à double héritage culturel ou comme européen

inconscient de son héritage kanak ? – n'est pas encore réglée.

Le thème de la réconciliation et du rachat préoccupe également – certes, avec une focalisation différente de celle de Nicolas Kurtovitch - une autre descendante des colons libres calédoniens du XIX<sup>ème</sup> siècle, Catherine Régent. Dans son roman, *Justine* (1995), l'auteur essaie de fermer l'une des plaies qui avaient été ouvertes dans l'histoire locale, en tendant la main aux descendants de la population pénitentiaire afin de leur enlever le fardeau, qui est encore ressenti lourdement dans certains milieux, de leur passé « honteux ». Ce roman, dédié d'ailleurs « aux bagnards oubliés », peut être lu comme le « pardon » accordé par le colon libre à ses concitoyens pour leur passé de forçat et par conséquent comme le désir d'un projet de vie partagée à l'avenir.

Le « héros » de cette histoire, François, est un bagnard réformé et sympathique. Il tombe amoureux de Justine, fille d'une famille bourgeoise et bien pensante. Leur liaison est tout naturellement condamnée à l'échec, mais ils jurent de sacrifier leur amour en secret à l'amitié éternelle. Dans les faits, cela sert le but de racheter le passé de la « tare indélébile » [15 : 80] du statut de forçat de François à travers son assimilation à la société de colons libres à la fin de l'histoire. D'ailleurs, cette assimilation est présentée idéalement comme le désir d'abandonner la capitale, Nouméa, au profit de la brousse, François et Justine épousant ainsi de manière lyrique la terre qu'ils intègrent. Ceci produit le trope métonymique de la maternité et de l'adoption, où les colons libres, dorénavant identifiés à la terre, finissent par prendre en charge les rejetons de la France, la mère patrie justement, qui les avait rejetés comme autant d'épaves de la société métropolitaine. Dans cette mixité franco-française, Justine montre son désir de dépasser les clivages du passé en prenant comme sien l'enfant que l'ex-bagnard, l'ex-orphelin François avait eu avec une autre ex-bagnarde, une ancienne prostituée qui était morte en couches. Grâce à un subterfuge, Justine fait passer cet enfant comme réellement le sien, et non seulement comme son enfant adoptif. Chemin faisant, Justine élève sa propre âme tout comme elle libère l'avenir pour les descendants de bagnards : « Madame Leblondeau était devenue une autre

femme, revêtue du charme émouvant de la madone. » [15 : 157] Le désir « charnel » se trouve donc transformé en une valeur spirituelle dans cette représentation où la « chute » qui avait été vécue en Europe est rachetée en terre calédonienne.

Rédigé entre les Accords de Matignon (1988) [16] et l'Accord de Nouméa par une descendante de colons libres, *Justine* réalise ainsi la projection mythique d'un « destin commun » pour les habitants (européens) de la Nouvelle-Calédonie dont la destinée, choisie ou imposée, repose dans et sur cette terre. Situé au début du XXème siècle, ce roman anticipe sur le futur dans le passé, à l'égard, du moins, des communautés européennes historiquement divisées. Cet avenir est curieusement mis en parallèle avec celui que la Nouvelle-Calédonie désire projeter dorénavant pour elle-même un siècle plus tard concernant une unité supposée qui soutiendrait les communautés multiraciales de l'île. Dans cette perspective, celles-ci seraient enfin en mesure de surmonter ensemble les obstacles imposés depuis le début de la colonisation.

La projection d'un avenir multiracial où le désir de l'Autre pourra enfin se réaliser est aussi le thème du roman de Claudine Jacques, *Les Cœurs barbelés* (1998). Publié dans l'année de l'Accord de Nouméa, ce roman raconte l'histoire d'une liaison ratée entre une jeune femme « caldoche » et un Kanak indépendantiste. L'œuvre traite des sujets tabous tels que les rapports sexuels entre les races, le mariage mixte et le métissage dans une société cloisonnée: « derrière les apparences tranquilles, il y a l'univers clos (...) la pensée secrète, oublieuse des mots, bloqués dans le non-dit, sans possibilité d'évasion. » [17 : 69] La séparation des communautés est un phénomène répandu et endémique dans cette société, bloquant tout désir d'aller à la rencontre de l'Autre, société donc où l'apartheid ne fait que renforcer l'exclusion : « il fallait se rendre à l'évidence, dans l'île la plus proche du paradis l'intimité raciale était jalousement gardée de part et d'autre. Ni Kanak, ni Calédoniens, ni Zoreilles, ni Javanais, ni Wallisiens, ni Tahitiens, ni, ni, ni, n'en partageaient une once. La jolie mosaïque ethnique décrite dans les dépliants touristiques cachait des mondes fermés, qui se côtoyaient en lisière, sans se comprendre. » [17 : 118]

L'ironie de cet état de choses, c'est que ni les uns ni les autres ne peuvent voir la

similitude de leur situation. Mais à travers les attitudes qu'expriment les deux personnages principaux, le roman fait ressortir le potentiel d'une rencontre fructueuse, voire d'une union, avec l'Autre qui serait porteuse d'avenir. D'une part, Malou, l'Européenne, demande ainsi : « quelle est la couleur du cœur ? » [17 : 84], alors que son amant, le Kanak Séry, affirme : « J'aime Rimbaud et Picasso (...) Leur œuvre m'appartient aussi. » [17 : 118] Cependant, tout le monde, ou presque, dans cet univers essaie de dénier sa propre histoire concrète de croisement ethnoculturel au profit de la recherche d'une identité essentialiste. Cela mène à un comportement intransigeant ou complaisant et à une attitude de négligence à l'égard d'autrui qui est basée sur des préjugés, malgré le fait que cet apartheid va à l'encontre même de la réalité biologique et des aspirations des individus qui souhaiteraient passer outre les définitions étroites de l'histoire. Se libérer de cette camisole de force n'est pas chose facile cependant, même si l'Autre semble être prêt à offrir, et cela de manière chaleureuse, l'occasion de le faire. L'expérience sociale et la mémoire de l'histoire, devenues des réflexes psychologiques, sont difficiles à surmonter, étant donné la façon dont chacun conçoit l'Autre, conception soutenue par le « fameux complexe colonial. » [17 : 126]

Jacques, tout comme Sénès avant elle, montre que, dans cette société, on a encore beaucoup de mal à accepter son propre désir quant à l'Autre, considéré comme « sauvage » ou comme ennemi politique. Il est surtout difficile d'accepter les conséquences résultant des relations sexuelles entre les races. Le père caldoche de Malou n'arrive absolument pas à le faire, lui qui est trop enraciné dans sa façon d'être traditionnelle : « 'Ah! que les autres se mélangent, qu'ils fassent des gosses métis, il n'en avait rien à faire, mais elle, sa seule fille, avec ce sauvage. Non, il ne l'admettrait jamais'. » [17 : 152-153]

Le comportement de Malou déstabilise les pratiques et les attitudes de plus d'un siècle de vie calédonienne. Aliénée de son propre milieu, la jeune femme est dans une sorte de *no man's land*, précisément « au milieu, Prisonnière. » [17 : 102]. D'une part, elle plaide la cause du peuple kanak, « le premier occupant » [17 : 102], devant sa famille de colons installés sur la Côte ouest. D'autre part, elle met en avant la tolérance dans ses

discussions avec son amant kanak, Séry, ce dernier étant politiquement radicalisé. En dépit de ses bonnes intentions, Malou apprend qu'elle ne pourrait pas vraiment faire partie du monde mélanésien non plus. De même, Séry, malgré lui, accepte que la pratique traditionnelle s'impose à lui, s'il veut bien rester au sein du groupe : « Ainsi il n'errera pas dans le non-dit comme une âme perdue. » [17 : 111]

Le roman montre que, malgré une certaine évolution sociale, la Nouvelle-Calédonie n'en est pas encore à l'heure où elle peut mettre en pratique, du moins pas sur le plan interpersonnel, le « destin commun » qui est promu par le nouveau cadre politique. Le texte lui-même est organisé autour d'une structure binaire – qui semble libérer le désir – entre « Destins croisés » et « Un si grand amour ». L'ambiguïté du titre de la première partie permet de penser qu'une résolution heureuse a été réalisée avec l'annonce de la deuxième partie. S'il s'avère, au fur et à mesure que le récit avance, qu'il n'en sera rien, les cœurs des Néo-Calédoniens étant encore trop « barbelés » pour que l'amour interethnique puisse l'emporter, à la fin de l'histoire un certain espoir pour l'avenir n'en émerge pas moins à travers la pratique projetée du métissage, à un moment où le corps aura pris le dessus sur l'esprit. Mais ceci devra attendre la génération suivante, car il y a une reconnaissance que « il faut du temps pour se libérer des chaînes. » [17 : 111] Néanmoins, Claudine Jacques s'intéresse à promouvoir l'esprit de l'Accord de Nouméa, et son texte est en définitive un appel pour une ouverture, appel lancé en direction de l'Autre. En ce sens, le rapprochement de l'Autre, à travers le corps –à -corps désirant, s'étendrait à tous les niveaux de la vie sociale. Ainsi, il y a reconnaissance que le métissage, à la fois biologique et culturel, est la voie de l'avenir. La mère mélanésienne de Séry, elle, reconnaît cette transformation implicite, bien que symbolique encore, même contre les sentiments de son propre fils : « Tu t'es métissé mon fils, avec cette femme d'ailleurs. T'es l'image de l'homme de demain, celle de ton propre fils. » [17 : 194] Le rejeton métissé qu'il a eu avec Malou sera littéralement la clé de l'avenir, le signe d'un désir charnel, d'une réconciliation et d'un pardon possibles.

Tous les auteurs dont nous avons parlé jusqu'ici sont issus de l'une des deux « ethnies » dominantes – européenne ou

mélanésienne/kanake – de la Nouvelle-Calédonie. À ce titre, ils incarnent encore les séparations raciales du passé, même s'ils essaient dans les œuvres de traverser, voire de transgresser, les frontières figées. Or, ces dernières années, le champ littéraire en Nouvelle-Calédonie s'est élargi pour accueillir une évolution intéressante où l'on voit apparaître des ouvrages écrits par des auteurs qui sont eux-mêmes de descendance mixte. Deux d'entre eux sont Arlette Peirano, « immigrée » franco-réunionnaise, et Liliane Saint-Omer, « Caldoche » [18], dont la famille maternelle est d'origine indonésienne. Qu'en est-il alors de la question du désir de l'Autre et du mélange racial dans les représentations qu'elles font de la société calédonienne ?

*Bildungsroman* du début du XXI<sup>ème</sup> siècle, *Le Kanak blanc* d'Arlette Peirano nous livre une éducation sentimentale et identitaire de l'Océan Pacifique. C'est l'histoire d'une femme emblématique qui découvre ses origines, se crée une nouvelle personnalité et, en épousant la différence, réconcilie des adversaires pour lutter contre l'intolérance, surmonter ses propres tragédies et construire l'avenir.

Morgane Lefèvre, qui a 26 ans, vit à Paris. Non reconnue par ses parents, cette orpheline a passé une enfance et une adolescence malheureuses chez des bonnes sœurs, et se trouve dans l'impasse. Elle a besoin de renouveau personnel, à l'instar de la grande société où elle travaille comme ingénieur qui se spécialise en projets écologiques, tel le reboisement des sites miniers trop exploités, usés. Elle décide alors de postuler pour être le chef de l'opération que mène sa firme en Nouvelle-Calédonie, territoire aussi éloigné de la Métropole qu'il soit possible de l'être.

Dans le Pacifique, Morgane se révèle à elle-même, épousant de plein cœur sa nouvelle vie dès son arrivée, et manifestant la volonté de s'enraciner dans cette terre. Elle se découvre une ressemblance extraordinaire avec une jeune femme calédonienne à qui le scandale était arrivé il y a une vingtaine d'années, entraînant sa disparition de la Nouvelle-Calédonie. Morgane est fascinée et puis révoltée par cette histoire qui a abouti au suicide de la femme à Paris, et elle est déterminée à en pénétrer le mystère. Pour ce faire, elle est aidée notamment par son

assistant local, Josué, l'albinos kanak évoqué par le titre du roman. Josué tombe d'emblée amoureux de Morgane, mais celle-ci est d'abord repoussée par la peau et la figure - trop différentes, défigurées - de Josué, avant de succomber à son « charme » humain, au point où c'est enfin justement sa « différence » [19 : 165] qui la séduit. Le désir de l'Autre, ressenti des deux côtés de la division raciale, s'avère non seulement être enfin autorisé, mais aussi être le signe d'une régénération de soi.

En dépit des révélations terribles et déchirantes – en particulier le fait que l'ancienne Calédonienne dont Morgane est la « sosie » n'est autre que sa propre mère qui était tombée enceinte à la suite d'un viol perpétré par un jeune Calédonien de bonne et riche famille - , Morgane est présentée dans le roman comme une force réconciliatrice, qui arrive non seulement à lever le voile sur des sujets tabous et refoulés. Elle réussit aussi, de par sa personnalité et sa grande capacité de pardonner, à mettre en rapport des tendances opposées, notamment avec son « mari » kanak Josué qu'elle avait d'abord repoussé.

Cette orpheline, figure de la Nouvelle-Calédonie, réussit le coup d'« adopter » sa mère et son père violeur à la fois ; d'abandonnée, elle devient le foyer de toute la famille, y compris la sienne à venir. Car, jumelle qu'elle est, elle accouche aussi de jumeaux, fille/garçon, fruit de son union avec l'indigène, Josué. Métropolitaine qui fuit vers l'autre bout du monde, elle se (re)trouve Caldoche qui aime un Kanak, dépassant ainsi les vieux antagonismes interethniques calédoniens. Son patron et amant John, qui deviendra son mari à la fin du roman après la mort de Josué, prête son nom de famille aux enfants métis avant même d'épouser Morgane.

Ce roman aux allures d'opéra s'inscrit donc dans la ligne de l'Accord de Nouméa (1998) qui prônait un « destin commun » pour les ethnies diverses de la Nouvelle-Calédonie. A cet égard, on se rappelle que *Le Livre de Josué* est le premier des livres historiques de la Bible. L'auteur du *Kanak blanc*, elle-même métisse d'origine franco-réunionnaise, chercherait-elle alors à faire une nouvelle histoire charnelle et spirituelle pour sa terre d'adoption du Pacifique ? L'Histoire jugera.

Liliane Saint-Omer nous livre, dans son roman *La Bayou*, l'histoire d'une femme tout aussi particulière. Il s'agit en l'occurrence de la

saga de l'immigration indonésienne en Nouvelle-Calédonie à travers l'histoire de l'héroïne, Nadiem. Celle-ci, devenue orpheline à la mort de ses parents, dépossédée de ses terres par une belle-mère méchante et jalouse, décide de chercher fortune et une meilleure vie en s'embarquant pour « la Nouvelle » à l'âge de 16 ans. On est alors en 1934. Or, l'immigration indonésienne en Nouvelle-Calédonie date de 1895, quand la colonie avait besoin de main d'œuvre, juste avant la fermeture du bagne qui avait envoyé transportés et déportés politiques, notamment 4 000 Communards, entre 1864 et 1897. Le texte donne maints exemples du cloisonnement ethnique qui sévit en Nouvelle-Calédonie même une génération plus tard, jusqu'à la deuxième guerre. Il s'agissait d'une société multiraciale qui n'était pas encore multiculturelle pour autant: « Nouméa était animé les dimanches après-midi. Les différentes communautés se donnaient rendez-vous sur les places magnifiques ... Les Communautés se côtoyaient mais se mélangeaient très peu. » [20 : 76-78] Il y a peu de place ici pour désirer l'Autre en dehors de sa propre communauté.

Certes, la vie en Nouvelle-Calédonie n'est pas des plus faciles pour les ressortissants des Indes Néerlandaises qu'on appelait (qu'on appelle encore en Nouvelle-Calédonie) les « Javanais », en raison du fait que la plupart des engagés étaient originaires de la plus grande île de l'archipel indonésien, alors colonie hollandaise. Mais le roman présente Nadiem et son entourage indonésien comme des actants du destin qui « les avait pris en charge. Il les regardait sans les juger, passait sur ces corps décharnés un regard bienveillant, plein de sollicitude. » [20 : 15]

Peu après son arrivée à Nouméa, Nadiem fait la connaissance de Senen qui vit dans l'île depuis 1928. L'amour l'emporte sur tout dans ce roman et le couple fonde un foyer, ayant quatorze petits « Niaoulis » (terme local pour désigner les enfants d'immigrés indonésiens nés en Nouvelle-Calédonie). Après de longues années, l'avenir meilleur se concrétise à Nouméa, notamment pendant la Deuxième Guerre mondiale qui fut une période de grands changements en Nouvelle-Calédonie.

Dans cette intégration on assiste à des retrouvailles interethniques où des patrons vieillissant s'excusent de leur ancien



comportement à l'égard des Javanais, tandis que ceux-ci les en pardonnent. Ainsi les Javanais accèdent-ils à leur propre «indépendance» en Nouvelle-Calédonie, le Gouverneur leur accordant la «résidence libre» [20 : 157], au moment même où l'Indonésie se libère de la domination coloniale des Hollandais. Les Javanais épousent alors les «valeurs» de leur nouveau pays, Senen étant «individualiste ... dans sa quête de sa liberté» [20 : 165] et ils font «le choix d'intégration», titre du dernier chapitre. Les deux Javanais prennent la nationalité française et deviennent des citoyens, propriétaires de leur propre terrain. Senen, musulman, se convertit même au protestantisme et semble être heureux. Leurs enfants, eux, font des ménages mixtes les uns après les autres. Même si cela ne se fait pas sans heurts, «l'amour triomphe toujours chez les jeunes sur les préjugés et les traditions de la famille.» [20 : 180] L'intégration, le mariage interethnique et le métissage sont présentés comme les choses qui constituent la (nouvelle) Nouvelle-Calédonie.

Ce texte, attestation d'une existence qui traverse le siècle, passe outre les difficultés du déracinement et de l'intégration des immigrés dans un nouveau pays qu'ils finissent pourtant par façonner, même au sens propre, à travers leurs enfants et le métissage grandissant. Ce témoignage concerne non seulement le passé pour retrouver la mémoire de tout un peuple (javanais), mais aussi l'avenir pour fêter l'avènement d'une ère où la société calédonienne pourra accepter l'image de l'Autre comme quelque chose de désirable qui donne un apport précieux.

Reste à savoir si la société calédonienne va suivre l'exemple de l'histoire racontée par ses romanciers, qui expriment à leur manière le désir de dépasser la problématique à la fois de Freud et de Foucault. Ceci est loin d'être une tâche facile, mais ce qui semble clair, c'est que la figure on ne peut plus indésirable de l'Autre qui avait dominé dans l'esprit des uns et des autres dans cette île du Pacifique n'est plus de rigueur. Affaire à suivre...

### NOTES ET RÉFÉRENCES

1. « Generally speaking, our civilization is built up on the suppression of instincts » : Sigmund Freud, « 'Civilized' Sexual Morality and Modern Nervous Illness », *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud* (traduction anglaise de James Strachey), The Hogarth Press, Londres, 1959, vol. 9, p. 186
2. « Sublimation of instinct is an especially conspicuous feature of cultural development ; it is what makes it possible for higher psychical activities, scientific, artistic or ideological, to play such an important part in civilized life » : Sigmund Freud, « Civilization and its Discontents », *op. cit.*, vol. 21, p. 97
3. « le point essentiel (...) n'est pas tellement de savoir si au sexe on dit oui ou non, si on formule des interdits ou des permissions, si on affirme son importance ou si on nie des effets (...) le point important sera de savoir sous quelles formes, à travers quels canaux, en se glissant le long de quels discours le pouvoir parvient jusqu'aux conduites les plus ténues et les plus individuelles (...). Je ne dis pas que l'interdit du sexe est un leurre ; mais que c'est un leurre d'en faire l'élément fondamental et constituant... » : Michel Foucault, *Histoire de la sexualité 1. La volonté de savoir*, Éditions Gallimard, Paris, 1976, pp. 19-20
4. Selon Michel Panoff, le croisement racial a été « le moteur de l'histoire vraiment singulière de Tahiti et des îles voisines (...) la tolérance qui régna toujours à Tahiti a permis le métissage universel propre à ce pays et, plus lointainement, l'apparition d'un peuple incarnant la synthèse réussie des traditions et des espérances les plus diverses » : *Tahiti métisse*, Denoël, Paris, 1989, p. 237. Pour une analyse moins idéalisée, voir Bruno Saura, « Tahiti (Polynésie française) est métissée ; mais est-elle métisse ? », in Frédéric Angleviel [5 : 161-177]. Néanmoins, en dépit de cette perspective critique, Saura ne nie pas la réalité historique du phénomène du métissage à Tahiti.
5. Angleviel, Frédéric (éd.), *La Nouvelle-Calédonie. Terre de métissages*, Les Indes Savantes, Paris, 2004

6. Michel, Louise, *Légendes et chansons de gestes canaques*, Paris, 1885
7. Baudoux, Georges
  - (a) *Légendes canaques 1. Les Vieux savaient tout*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1952
  - (b) *Les Blancs sont venus*, SEHNC, Nouméa, (1919) 1972
8. Laubreaux, Alin
  - (a) *Yann-le-Métis*, Albin Michel, Paris, 1928
  - (b) *Wara*, Albin Michel, Paris, 1932
9. Bloc, Paul, *Les Filles de la Néama*, IRN, Nouméa, (1920) 1964
10. Pierre, Loti (Julien Viaud), *Le Mariage de Loti*, GF-Flammarion, Paris, (1879) 1991
11. Mariotti, Jean, *Le Livre du Centenaire 1853-1953*, Editions Grain de Sable, Nouméa, (1953) 2001
12. Sénès, Jacqueline, *Terre violente*, Hachette, Paris, 1987
13. Kurtovitch, Nicolas
  - (a) *Forêt, Terre et Tabac*, Les Editions du Niaouli, Nouméa, 1995
  - (b) *Le Sentier*, Editions Grain de Sable, Nouméa, 1998
14. L'Accord de Nouméa reconnaît « les ombres de la période coloniale » et préconise un « destin commun » pour les populations diverses de la Nouvelle-Calédonie, tout en différant le référendum sur l'indépendance jusqu'à la période 2013-2018. Voir [www.diplomatie.gouv.fr/actual/dossiers/ncal.html](http://www.diplomatie.gouv.fr/actual/dossiers/ncal.html)
15. Régent, Catherine, *Justine ou un Amour de Chapeau de Paille*, Editions du Belvédère, Nouméa, 1995
16. Les Accords de Matignon avaient mis fin aux années de guerre civile (1984-1988) en prévoyant pour 1998 un référendum sur la question de l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie.
17. Jacques, Claudine, *Les Cœurs barbelés*, Les Editions du Niaouli, Nouméa, 1998
18. 'Caldoche' est le terme employé pour désigner les Calédoniens de descendance européenne ou assimilée : d'abord péjoratif, ce terme tend maintenant à être revendiqué par cette catégorie de Calédoniens.
19. Peirano, Arlette, *Le Kanak blanc*, Editions PEARL, Nouméa, 2001
20. Saint-Omer, Liliane, *La Bayou. De Djakarta à Nouméa*, sans nom d'éditeur, Nouméa, 2002